

Ma grand-mère s'appelaît monsieur

par

Pauline Gélinas

Esce

© *Pauline Gélinas, 10 mai 2010*
Dépôt SARTEC n° 25407

Ma grand-mère s'appelaît monsieur

Il pleuvait à seaux. Louiselle allait bientôt rentrer trempée aux os et grogner un « miséricorde! il mouille à siaux ». Marthe pouvait réciter par cœur ces matins d'averses. Elle connaissait le chemin tout tracé que prenaient alors les ordonnances et les humeurs de sa mère. Louiselle tenterait, en vain, de convaincre le chien de rester assis sur le tapis le temps qu'il cesse de dégoutter. Défaisant d'une main la boucle de ses bottes et, de l'autre, agrippant la bête, elle essaierait, sans plus de succès, de l'empêcher de s'essorer en secouant son tronc comme une danseuse de baladi son buste. Puis, mise en déséquilibre par la fuite à l'épouvante de l'animal, elle le sommerait de revenir sur le tapis dès qu'elle verrait les mille indices de son évasion semés à coups de boue.

Ces matins-là, sa mère crachait du feu en entonnant le plus usé de ses monologues parmi toute sa panoplie : son récit de Robinson seul au monde. Elle seule *portait à bout de bras* la maisonnée. Elle seule *jonglait* avec les horaires de tous, à commencer dès six heures chaque matin par le rendez-vous du chien avec la haie de cèdres du quatrième voisin. Elle seule *se sciait en deux* pour que tout fonctionne, en gardant toujours le sourire. Elle seule passait ses journées *sur la corde raide*. Elle seule n'aurait *pas de filet* pour la rattraper si un jour elle tombait malade. Bref, elle seule vivait au *cirque!*

Marthe savait qu'il lui faudrait user de doigté pour formuler sa demande si elle ne voulait pas essuyer une poignée de reproches sur le thème de la paresse qui lui vient de son père et qui l'empêche de faire ce qu'elle a à faire au moment où elle devrait le faire. Étape un de la séduction, elle avait pris soin de mettre la vaisselle de son déjeuner et celle de son jeune frère dans le lave-vaisselle de la manière exacte dont le fait sa mère : après l'avoir rincée si à fond qu'elle s'en trouve immaculée avant même le démarrage du cycle de lavage. Elle avait dressé le couvert au bout du comptoir, où sa mère a l'habitude d'avalier debout son déjeuner, une main pour le pain, l'autre pour le journal, et la bouche pour les deux,

commentant en mâchant les affronts faits au grand jour aux pauvres à l'autre bout du monde au cours de la nuit de ce côté-ci du monde.

Les matins de pluie, elle mâchait moins pour commenter plus. Dans ses dialogues fougueux avec les présidences, tant des pays que des entreprises, elle se portait à la défense du pauvre. Elle avait une définition du pauvre qui manquait de largesses : *le pauvre* était une femme. Qu'il ait des enfants à charge, de vieux parents à surcharge, et quelle que soit sa position sociale, le pauvre était une femme.

La demande faite à la classe par la maîtresse de Marthe datait de trois semaines. Madame Anne avait bien expliqué à ses élèves qu'il leur fallait impérativement en parler tout de suite à leurs parents, car la recherche de ces trésors, généralement enfouis dans les recoins les plus obscurs des placards de sous-sol, pourrait leur prendre beaucoup de temps. Elle leur avait demandé d'apporter en classe une lettre des temps anciens; idéalement, une lettre écrite à l'un de leurs grands-parents il y a plusieurs dizaines d'années. À travers ces mots de vieux, Madame Anne les initierait à la métamorphose des patois au fil des ans, au changement de couleurs des expressions, à la mort prématurée de certains jargons, et à la perte de la mémoire du sens qu'inflige invariablement à la langue la naissance de chaque nouvelle génération.

Marthe savait d'instinct qu'il lui fallait taire ces trois semaines de délai offert par Madame Anne pour la fouille des hauts et des bas de garde-robe. Sa maîtresse avait donc fait sa requête la veille, quelques minutes à peine avant que la cloche sonne. Depuis son entrée à l'école, il y a trois ans, Marthe avait développé une grande habileté à élargir le dos de ses maîtres et maîtresses. Plus forte en ruse que fort en thème, elle leur faisait porter le chapeau du moindre de ses manquements.

À la manière d'un astronaute qui attend l'ouverture de la fenêtre de lancement de sa fusée, Marthe savait, pour avoir longuement étudié les cadrans de pilotage des matins pluvieux, que sa mère allait lui ouvrir une fenêtre idéale de lancement de requêtes au moment du maquillage. À huit ans, Marthe avait déjà percé une bonne partie du mystérieux trajet des humeurs de sa mère. Les matins de pluie avaient un mauvais karma. Certains résultats

d'élection dans certains pays avaient un effet encore plus désastreux. Mais, généralement, l'étape du maquillage avait un potentiel miraculeux, capable même d'adoucir l'élection d'un parti d'extrême droite.

Marthe s'était rendu compte depuis longtemps, sans trop pouvoir se l'expliquer, que ce moment qui marquait le passage de l'ordinaire à l'extraordinaire, du banal à l'éblouissant, du froissé au lisse, du poché au rebondi, du terne à l'éclatant, était son meilleur atout. L'embellissement de sa mère était un passe-partout infaillible. Ce long processus de transformation quotidienne offrait une diversité d'occasions dont Marthe avait appris à tirer profit. L'approche ne devait pas être amorcée avant la pose du fond de teint. La formulation des demandes vraiment délicates et susceptibles de récolter un refus devait se faire pendant la manipulation du ligneur, étape la plus ardue, qui réclamait que toute l'attention soit concentrée dans la main n'en laissant guère pour l'oreille. Le fard à cils était aussi un moment opportun. L'application du rouge à lèvres était toujours ce qu'il y a de plus approprié pour toute confession ou toute prière qui exigeait de ne pas souffrir la moindre réplique. La réussite d'une démarche tenait donc à la capacité de coordonner, de synchroniser, de segmenter l'information en fonction des outils de coloriage.

Pour ne pas avoir l'air de guetter sa proie et de se faire deviner par sa mère, Marthe s'était assise sur le siège de toilette, jupette relevée comme pour faire pipi. Dès que la main droite de Louiselle eut abordé le difficile traçage de l'œil gauche, Marthe laissa s'échapper d'un trait : « Oh, non! qu'est-ce que je vais faire? Qu'est-ce que ma maîtresse va dire? Elle va me punir! Je suis sûre qu'elle va me punir! » Tout en rapportant la demande de Madame Anne, Marthe prenait soin de certifier à sa mère que toutes ses amies auraient, elles, leur lettre de vieux. Elle seule serait mise de côté; elle seule allait être à part des autres; elle seule allait subir les railleries de ses camarades; elle seule allait être privée de l'affection de sa maîtresse. Ces plaidoyers à la sauce *elle seule* faisaient toujours bon effet sur Louiselle, qui cultivait depuis des lustres ce refrain, le modulant avec art selon les circonstances. Elle qui mettait tant d'énergie et de détermination à tenter de se distinguer de la masse craignait par-dessous tout d'être montrée du doigt comme étant celle qui émergeait de cette même masse.